Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 14

Artikel: Le feuilleton : l'oeuf d'or : un conte des Alpes vaudoises : [1ère partie]
Autor: Amiguet, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cette nature qui est une amie; marche courageux sur les grandes routes poussiéreuses; si le sac est lourd, qu'importe; le ciel te sourit, l'alouette chante en suivant d'un regard étonné, le beau régiment qui passe.

Le repos approche, allonge le pas, nous entrerons dans la ville tranquille « au bruit des tambours, au son des clairons ».

Au reste, la vie militaire a des compensations. De toutes ses petites misères est faite mon existence de soldat, mais aussi mon idéal et la conscience de ma responsabilité. Je suis soldat, voici mon drapeau; ô cher pays; à toi ma première chanson, celle du sol natal bien-aimé.

Aucune des beautés qui te parent ne m'est inconnue. J'ai participé à toutes tes fêtes, gravi tes montagnes, longé tes rivières, couru tout « le long de l'eau »; plus je te connais, plus je t'aime. Et pénétré de toutes ces raisons de chérir mon pays, je chanterai le chant large et simple qui jaillit de mon cœur comme d'une source vive : « Chantons en chœur le pays romand », auquel, pour terminer, l'auditoire tout entier mêle ses voix et un peu de son âme en faveur de la patrie dont la figure plane au-dessus de nos misères et de nos petitesses.

Consolation. — Mais je ne parais pas si « décati » que ça, quand je me regarde à la glace.

— La glace conserve, pardi ! **Mr.**

Les gosses. — Trois gosses entrent dans un magasin :

— Je voudrais pour 20 centimes de jus, dit le premier.

Consciencieusement, l'épicier gravit son échelle double, prend sur le rayon supérieur le carton de cassano et sert son jeune client, puis remet carton et échelle en place.

— Et toi, que veux-tu ? demande-t-il au second.

— J'en voudrais aussi pour 20 centimes.

— Tu ne pouvais pas me le dire tout de suite ?

Après l'avoir servi, l'épicier, prudemment, s'adresse au troisième :

— Et toi, en veux-tu aussi pour 20 centimes ?

— Non, m'sieu.

Remise en place du carton de jus et de l'échelle. Puis :

— Alors, que veux-tu ?

— J'en voudrais que pour dix ! **M. C.**

UN PRISONNIER D'ÉTAT SOUS LE RÉGIME BERNOIS

Détails empruntés à la « Revue historique », an 1897. M. Eug. Mottaz.

POUR avoir assisté au banquet de Rolle en 1791, le capitaine Muller de la Mothe et son ami le lieutenant Rosset, furent traduits devant une Haute Commission de LL. EE., siégeant à Rolle, et condamnés à être enfermés dans la forteresse de Chillon. Le transport des prisonniers devait se faire au moyen d'une barque armée, sous escorte commandée par Fr. Pillichody, seigneur de Bavois, capitaine de chasseurs et défenseur acharné de l'ancien régime.

Nous laissons la parole à Muller de la Mothe :

« La maison était remplie de soldats de la garde; déjà deux sentinelles gardaient ma porte; toutes les dispositions étant prises on me fit sortir. Je retrouvai mon pauvre ami sur l'escalier, entouré de son côté et conservant la contenance la plus courageuse; la mienne était sans contredit beaucoup plus émue.

» On nous fit passer par une cour de derrière, qui a son issue sur la promenade de Rolle. Dans cette cour, je trouvai M. Pillichody, capitaine de chasseurs, dont tout l'équipage était plus semblable à celui d'un pandour. Un grand chapeau sous lequel paraissait d'énormes moustaches; outre le baudrier était une giberne à la ceinture, recouverte avec de la peau d'ours sur laquelle s'appuyaient deux pistolets en croix. Le reste de la personne était en pantalon de drap bleu et en bottines; armé par dessus le tout d'un grand sabre turc. Il était à la tête d'un détachement de quarante hommes qui nous attendait à la porte, formé en deux lignes. M. Pillichody, comme ancienne connaissance, s'avança vers moi et me dit : « Mon camarade, il m'est » bien douloureux d'être chargé d'une commission » aussi dure; j'espère que vous le pardonnerez à » mon devoir. » Je lui répondis : « Puisque je dois » me voir ici, j'aime mieux que ce soit vous qu'un » autre... »

» Après être entrés dans la barque, on nous fit descendre à fond de cale et le bruit des rames nous fit bientôt entendre qu'on s'éloignait du bord. »

En passant près d'Ouchy, des cris tumultueux se firent entendre et des voix menaçantes leur répondirent. Les cris partaient de la bouche de MM. Blanchet, Jaquet, Bugnion, Lardy, de nombreux patriotes amis des prisonniers, qui, ne pouvant se résoudre à les laisser emmener sans tenter leur délivrance, s'avançaient sur le lac, se disposant à monter à l'abordage. D'une autre part, Pillichody, qui commandait l'équipage, faisait charger les fusils de ses gens et pointer les canons sur le tillac. Sa fière attitude finit par éloigner les assaillants. (L. Vulliemin. Chillon 328.)

« Le débarquement à Chillon se fit avec grand fracas. D'une première enceinte, nous passons dans une autre où étaient rangées cinq pièces de canon. Là, est une grande tour carrée avec un escalier de bois qui monte en dehors jusqu'à une porte de fer qu'on me fit franchir. La porte se referma et pour la première fois j'entendis tourner sur moi le verrou... » *O. D.*

L'ŒUF D'OR

Un conte des Alpes Vaudoises.

Il y avait une fois — toute légende qui se respecte ne saurait commencer autrement — il y avait une fois, dans un village des Ormonts, une bonne vieille grand'mère, qui portait coiffe à dentelles et courte jupe de milaine, comme il sied à une femme âgée du haut pays vaudois. Cette bonne vieille grand' mère avait, naturellement, un petit-fils, et ce petit-fils, c'était moi. A l'époque, je passais, dans toute la commune, pour un terrible « brelurin »; en été, courant les pâturages avec nos « motaîles » et nos « biantzettes »; en hiver, usant des « fonds de tzausses » sur la neige ou sur le lugeon. Ma brave mère levait les bras au ciel, disant :

— Il ne peut pas rester en place !

Mon père riait et ma grand'mère grondait très doucement; si doucement que je compris bien vite toute la gracieuse indulgence de ces gronderies, dites à mi-voix, avec un demi-sourire et un regard si caressant. Grand'mère Sylvie, que n'êtes-vous encore au coin de l'âtre ou tout auprès du « craîsu » à repriser mes bas sur l'œuf de bois tourné !

Ma grand'mère savait des histoires. Elle en savait beaucoup. Elle en savait de mille sortes : gaies, tristes, longues, brèves. Elle en savait en français et en patois. Peut-être les improvisait-elle pour mon plaisir ? Peut-être les avait-elle entendues, jadis, toute fillette ? J'ignore; mais son répertoire était considérable et elle y puisait souvent pour me retenir au chalet.

C'est une de ces histoires que je veux vous conter.

I

Donc, un dimanche matin, après le sermon, David Durgniat chaussa des souliers ferrés et des guêtres de milaine, mit dans sa poche de veste une croûte de pain, un bout de saucisse et demi-quartette de kirsch, puis, ayant choisi un solide bâton, il partit. Journée superbe. C'était la fin avril et le printemps très joli, voire un peu chaud. Déjà la neige commençait de fondre sur les crêtes, provoquant plus tôt qu'il n'est coutume, la débâcle le long des pentes. On avait entendu, de la vallée, à plusieurs reprises, le roulement des avalanches; et David Durgniat, qui possédait un chalet au-dessus de la Vuargnaz, désirait se rendre compte de l'effet produit.

Vingt ans, célibataire, robuste et long jambé, il ne craignait guère quelques heures de marche dans la neige, même si celle-ci ne portait pas. Et la course lui fut agréable. L'arrivée aussi. Là-haut, tout est en ordre. Le chalet — qui date de 1627 — n'a point souffert des bourrasques, et l'inscription, au-dessus de la porte — *En Dieu mon espoir j'ai mis* — se justifie une fois encore. Maintenant, David Durgniat, assis sur la pierre d'entrée mange son pain et sa saucisse, qu'il arrose d'un coup de liqueur. Puis, sa pipe allumée — une bonne pipe du Guggisberg — il regarde au loin, rêvassant et fumant. La vie est douce. La terre est belle. Cette étendue neigeuse, qui va mourir vers la vallée, où, ce matin, au départ, il a cueilli les premières violettes; ces chalets brunis, noircis, patinés, d'où, maintenant, s'élèvent les fumées du foyer; ces sapins noirs, en masses compactes ou en bouquets épars, ces rochers, ce ciel très pur, un peu pâle, tout cela est beau, tout cela est bon. David Durgniat sent la magnificence de ces choses. Il ne saurait l'exprimer et, peut-être, le sût-il, qu'il ne le voudrait pas, gardant en lui, comme tout vrai montagnard, l'émotion de l'heure qui passe.

Et, tout à coup, David Durgniat examine curieusement la neige, à quelques pas de lui. Un objet, jusqu'alors inaperçu, est là, presque à portée de sa main. Et quel objet ! Non, ce n'est pas croyable. Un œuf. Un œuf énorme, aussi gros que certain œuf d'autruche que M. le régent conserve dans le buffet de l'école et qu'il exibe aux grandes solennités scolaires, avec un petit singe empaillé, des silex de l'âge de pierre, une noix de coco et divers bibelots d'histoire naturelle. Aussi gros, oui. Plus gros, même. Mais ce n'est pas un œuf d'autruche. C'est un œuf tout doré, brillant au soleil. Qui sait ? Il est peut-être en or pur. Chose étrange — chose diabolique ma foi — cet œuf, qui doit être pesant, repose sur la neige sans enfoncer le moins du monde, aussi léger, en apparence, que la coquille vide d'un œuf de poule.

David Durgniat ferma les yeux et se pinça à la cuisse, croyant dormir. Mais il ne dormait pas. Alors, il regarda de nouveau : l'œuf brillait à la même place. David Durgniat se leva pour le prendre. Il se baissa et, comme il allait poser la main sur ce trésor... prrrrrt, l'objet glissa, aussi bien qu'une luge, pour s'arrêter à quelques mètres plus bas. Stupéfait, le garçon pensa :

— Je l'ai touché et poussé sans m'en apercevoir.

Et il courut. Mais l'œuf glissa plus loin. Nouvelle course : nouvelle glissade. La poursuite continua. L'œuf, tantôt à gauche, tantôt à droite, glissait sans même laisser une trace sur la neige. Durgniat courait, sautait, haletant, en sueur, jurant, pestant, grommelant toutes les énergiques patoiseries du parler ormonnien. Mais, baste, l'œuf glissait toujours, sans plus se soucier de l'homme que des injures. Fatigué, David s'arrêta pour s'essuyer le visage et ramasser une poignée de neige, dont il s'humecta les lèvres, tout en marmonnant.

— Laquelle m'arrive là ! T'il possible, au monde? C'est égal, je ne m'en dédis pas. Faut que je l'attrape. S'il continue tout droit, ce gros rocher, là-bas, l'arrêtera et, ma fi, bien tout malin qu'il est, pas moyen de m'échapper !

Encouragé, David se remit en chasse. L'œuf glissait directement vers le rocher.

— Cette fois, pensa le garçon, ça y est.

Et, de joie, il bondit en avant. Toutefois, une appréhension le talonnait encore.

— Pourvu que ce diable d'œuf ne fasse pas crochet.

Mais non. Ce diable d'œuf poursuivait sa route sans obliquer. Même, il ralentit un peu son allure et, ainsi, David gagna du terrain, arriva au rocher, touchant presque sa proie. Il riait de bon cœur. Gaîté brève. Au moment où la victoire semblait assurée, l'œuf pénétra dans une fissure que le montagnard n'avait pas remarquée, fissure assez large cependant et assez haute pour laisser passer un homme de belle taille. Entraîné par son élan, le malheureux garçon pénétra à la suite de l'œuf d'or. Alors une détonation formidable ébranla le bloc de granit, et David, épouvanté, voulut revenir sur ses pas, *mais la fissure avait disparu. Il était prisonnier.*

(A suivre.) Paul AMIGUET.